

Je t'aime, moi non plus
J'ai tué ma mère de Xavier Dolan

Gérard Grugeau

Number 143, September 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25193ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2009). Review of [Je t'aime, moi non plus / *J'ai tué ma mère* de Xavier Dolan]. *24 images*, (143), 60–60.



Je t'aime, moi non plus

par Gérard Grugeau

Précedé d'un énorme battage médiatique et primé à Cannes, *J'ai tué ma mère* a suscité d'immenses attentes. Nul ne saurait mettre en doute la nécessité intérieure qui a présidé à la réalisation dans l'urgence de ce portrait fracassant d'une adolescence en crise par un jeune cinéaste allumé de dix-huit ans. De cette relation de bruit et de fureur entre un fils et sa mère exsude une douleur profonde que même le ton de la comédie n'arrive pas à endiguer tant celle-ci mine en profondeur cette relation fusionnelle qui ne peut que déboucher sur un meurtre symbolique. Alternant scènes de confrontation et rapprochements souvent vains, le film a tout d'un long *cri* placé sous le signe du mal-être, le tableau d'Edvard Munch ornant d'ailleurs la chambre d'Hubert. Pleins feux donc sur un adolescent au narcissisme exacerbé qui se voit contraint de composer à la fois avec une mère monoparentale qu'il juge inadéquate et une homosexualité vécue en cachette, mais résolument assumée.

Prenant à bras-le-corps ce récit intime aux accents d'autofiction, Xavier Dolan fait preuve de talent et de souffle, sans parler d'une foi inébranlable en sa bonne étoile. Exhibitionniste, il se met volontiers en scène, s'accrochant avec mordant, cruauté et un lyrisme tout romantique (Musset, Sade et *les Liaisons dangereuses* de Laclos sont ouvertement cités) à une parole transgressive et libératrice que plus rien ne saurait arrêter. Le jeune cinéaste démontre à cet égard un sens inné des dialogues, décapants

à souhait et teintés d'une irrésistible autodérision. Et c'est sans compter une belle assurance dans la direction d'acteurs avec une Anne Dorval proprement stupéfiante dans un rôle lourd à porter. Là est la force de Dolan, la meilleure part de lui qu'il livre sans réserve. Et peu importe si, dans son élan à jouer sur plusieurs régimes d'images (*home movie*, vidéoclip, séquences numériques en noir et blanc, plans fixes oniriques), il peine à mettre en place une mise en scène totalement organique qui soutienne et transcende la dramaturgie œdipienne sur laquelle fonctionne le film. Prendre la parole à cet âge de déraison, c'est avoir raison, envers et contre tout. Alors, on s'incline parce que, derrière cette logorrhée verbale et cette orgie d'affects, il y a une profonde soif d'exister et une violente promesse d'aimer.

Mis à part les emprunts inévitables pour une première œuvre (*La capture* de Carole Laure, la fin réconciliatrice au bord du fleuve comme dans *L'âge des ténèbres*, les ralentis musicaux à la Wong Kar-wai), *J'ai tué ma mère* n'échappe pas à certains travers des dramatiques télévisées qui génèrent une forclusion du réel. Mais le film se risque aussi avec fougue sur le terrain des expérimentations, et c'est souvent réussi (accélération et décélération du récit), parfois maladroit (échelles de plan incongrues). Au-delà de l'énergie contagieuse et de la liberté de ton iconoclaste qui portent littéralement le film et l'amènent à gagner le pari de l'émotion, certains cadrages donnent lieu à quelques fausses audaces

qui plombent le plein épanouissement d'une signature singulière et délinquante en phase avec l'exercice cathartique. Il en résulte une inconstance dans l'image qui brouille quelque peu la fluidité de l'ensemble. Peut-être, comme chez Jonathan Caouette (*Tarnation*), ce brouillage renvoie-t-il au chaos intérieur d'une identité perturbée. À moins qu'il ne traduise tout simplement le désir brûlant d'embrasser le plus large possible, comme dans cette étonnante séquence nocturne de brutalité homophobe, presque en décalage du récit, qui crée tout à coup une trouée âpre et déstabilisante dans l'imagerie parfois trop calculée d'un film en quête de radicalité. Même si cette première œuvre prometteuse se cherche sans toujours trouver sa plénitude, il y a, dans ce va-tout à la séduction généreuse qui pose un cadre libre et ouvert, de quoi se réjouir. Cas de figure unique dans notre cinématographie (Xavier Dolan n'a pas 20 ans), *J'ai tué ma mère* témoigne chez son auteur d'un vibrant désir de cinéma mû par l'envie, signe d'une vraie vitalité et d'une rage salutaire. Et c'est tant mieux. ■

Québec, 2009. Scé. et ré. : Xavier Dolan. Ph. : Nicolas Canniccini, Stéphanie-Anne Weber-Biron. Son : Sylvianne Brassard. Mont. : Hélène Girard. Mus. : Nicolas Savard-Lherbier. Int. : Anne Dorval, Xavier Dolan, François Arnaud, Suzanne Clément, Patricia Tulasne, Niels Schneider, Monique Spaziani, Pierre Chagnon, Manuel Tadros. 100 minutes. Dist. : K-Films Amérique.

AUTRES FILMS DÉJÀ COMMENTÉS

Les bureaux de Dieu

de Claire Simon, n° 139

Sortie prévue fin août, début septembre